The University of Osaka
Institutional Knowledge Archive

Title	La première version imprimée de Du Bonheur de Fontenelle
Author(s)	Akagi, Shozo
Citation	Gallia. 1987, 26, p. 13-25
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/7908
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

https://ir.library.osaka-u.ac.jp/

The University of Osaka

La première version imprimée de *Du Bonheur* de Fontenelle

Shozo AKAGI

On pensait jusqu'à présent, d'après le témoignage de Trublet, que les trois discours de Fontenelle, *De l'Existence de Dieu*, *De l'Origine des Fables* et *Du Bonheur*, avaient paru pour la première fois dans ses *Œuvres diverses* de 1724. Nous avons donné ailleurs[1] la description d'une édition inconnue de Fontenelle, intitulée: *Suite des Œuvres diverses de M^R de F***** qui comprend ces trois discours et qui porte la date de 1714. Nous avons démontré dans le même article que le millésime de 1714 que porte cette brochure de 54 pages est exact, et que cette brochure avait été imprimée à Rouen, sans la collaboration de l'auteur. Nous avons collationné aussi le texte de cette brochure et celui, déjà connu, des *Œuvres diverses de M. de Fontenelle* de 1724 et relevé une dizaine de variantes pour *De l'Existence de Dieu* et une trentaine pour *De l'Origine des Fables*.[2] Quant au troisième discours *Du Bonheur*, le simple relevé de variantes ne suffisait plus. Lorsque Fontenelle a publié en 1724 une nouvelle édition de ses *Œuvres diverses*, il a remis en chantier le premier *Du Bonheur* de 1714 et rédigé un nouveau discours assez différent du premier, tout en gardant la version de 1714 sous les yeux et tout en l'utilisant grandement pour

---

(1) Voir notre article: 《*Suite des Œuvres diverses de M^R de F***** de 1714: la première édition de *l'Origine des Fables* et de deux autres discours de Fontenelle》, à paraître dans le prochain numéro des *Etudes de Langue et Littérature Françaises*, bulletin de la Société Japonaise de Langue et Littérature Françaises (N°50, 1987).

(2) Pour le discours *De l'Existence de Dieu*, nous avons comparé le texte de 1714 de ce discours avec celui de l'édition hollandaise de 1728 des *Œuvres diverses de M. de Fontenelle*, parce que malgré le témoignage de Trublet ce discours ne figure pas dans l'édition de 1724. Voir sur ce sujet notre article cité dans la note précédente.

le nouveau discours. C'est pourquoi nous publions ici la première version imprimée de *Du Bonheur* telle qu'elle était en 1714.

Quelle était en 1714 le premier *Du Bonheur* ? et comment l'auteur a-t-il procédé à la rédaction du nouveau discours de 1724 ? Avant d'entreprendre une étude approfondie de cette première version et de sa métamorphose, énumérons succinctement ce que nous pouvons remarquer à la première lecture.

La première version que nous publions ici est sensiblement plus courte que la version de 1724 (environ les trois quarts de celle-ci).

Elle débute par une introduction de trois pages et finit par une conclusion de moins d'une page et, entre ces deux parties, le corps du discours est composé de six parties numérotées: I, II, III, etc., ce qui donne à ce premier *Du Bonheur* un aspect plus didactique.

L'auteur commence par louer l'utilité de la philosophie et de la raison et énumère ce que l'on en peut tirer. D'abord il conseille aux lecteurs de tenir compte de la condition humaine et d'y ajuster leurs désirs (I). Il prêche aussi la nécessité de se contenter chacun de son lot personnel (II). Suit la chasse aux divers maux causés par l'imagination qui empêchent d'être heureux (III et IV). Puis il conseille de se tenir le plus 《indépendant de tout ce qui est hors de nous》. Mais 《nous ne pouvons rompre avec tout ce qui nous environne》. Que restera-t-il à la fin ? l'ambition ? ou l'amour ? mais il faut 《calculer [...] les jettons à la main》 leur valeur et leur coût. Alors on comprendra qu' 《il faut revenir aux plaisirs simples》 et à la tranquillité qu'ils peuvent produire (V). Enfin il ajoute que 《la plupart des choses sont d'une nature douteuse》, de sorte qu' 《il ne faut pas se presser de s'affliger》(VI). Le discours se termine par une courte conclusion où l'auteur prêche la nécessité de la bonne conscience et de la vertu.

Comme on l'a vu, à cette première version font défaut plusieurs remarques et explications qui ont attiré l'attention des lecteurs du discours de 1724, entre autres, la remarque sur la distinction du bonheur, 《immobilité fortunée》 et du plaisir 《court et passager》,[3] qui révèle le dégagement de Fontenelle de l'épicurisme traditionnel des libertins[4] et une autre sur 《le masochisme moral》

(3) *Œuvres diverses de M. de Fontenelle*, 1724, tome I, pp. 589—591.

(4) Alain Niderst, *Fontenelle, à la recherche de lui-même* (1657—1702), 1972, pp. 500—501.

de ceux qui se complaisent à être malheureux[5]. De même, comme nous l'avons montré, l'auteur, tout en admettant que 〈la philosophie ne sçait point guerir tout le monde〉 ni 〈de tout〉, nous assure qu'elle 〈fait des cures qui ne sont pas à mépriser〉 et 〈la raison〉 non plus, continue-t-il, n'est pas 〈à mépriser〉, quoiqu'elle ne soit pas 〈toute-puissante〉[6]. Voilà un ton beaucoup moins pessimiste que celui de la deuxième version de 1724, susceptible d'étonner les lecteurs qui attendraient sur le bonheur un discours anti-intellectualiste de l'auteur des *Nouveaux Dialogues des Morts*[7].

Pour composer à partir de ce premier *Du Bonheur* le second discours de 1724, Fontenelle a changé l'ordre du premier; par exemple, dans le nouveau discours les six parties numérotées du premier discours ont été disposées comme suit: Ⅲ, Ⅳ, Ⅵ, Ⅰ, Ⅱ et Ⅴ. Il a ajouté beaucoup de réflexions nouvelles, d'explications supplémentaires, de nouvelles maximes sur le bonheur, mais aussi il a inséré dans le nouveau discours la plus grande partie du texte de 1714, comme nous le verrons dans les notes ajoutées au texte de 1714, où nous avons cité le texte correspondant du nouveau discours de 1724... mais il sera facile aux lecteurs de se rendre compte de cette métamorphose, en confrontant le texte de 1714 qui sera reproduit par la suite et celui de 1724 que nous connaissons.

Nous avons reproduit fidèlement la première version imprimée de *Du Bonheur*, c'est-à-dire le texte de ce discours publié aux pages 39—54 de la *Suite des Œuvres diverses de M^R de F***** de 1714. Nous avons scrupuleusement respecté l'orthographe et la ponctuation de notre texte, même lorsqu'il s'agissait d'erreurs évidentes, comme *assez utils, que la nature aye fait, cette persuation, la même* (au lieu de: *cette persuasion-là même*). Cela servira à montrer, espérons-nous, que l'auteur n'a pas du tout collaboré à la publication de cette brochure. Nous avons bordé d'un trait vertical les passages qui ont été utilisés pour le texte de 1724 et dans les notes portées en bas de page nous avons cité le texte correspondant du discours de 1724. Lorsqu'il s'agissait d'un assez long passage, nous en avons donné le début et la fin en les séparant par des points de suspension. Nous aurions voulu indiquer toutes les modifications que

---

(5) Robert Mauzi, *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle*, 1960, p.225.

(6) Voir infra, pp. 16-17.

(7) Niderst, *op. cit.*, p. 497.

l'auteur a apportées au texte de 1714, en l'insérant dans l'édition de 1724, mais nous avons été obligé d'y renoncer faute de place. Enfin nous avons ajouté à la fin de chaque passage du texte de 1724 cité dans les notes, le numéro de pages de l'édition des *Œuvres diverses de M. de Fontenelle* de 1724 (tome I) où figure le passage cité. Cela permettra au lecteur de se rendre compte des permutations considérables de passages du texte de 1714 utilisés dans le texte de 1724.

〔39〕

DU BONHEUR

Quand la Philosophie prend les tons Stoïciens, & quelle se vante de mettre les hommes au dessus de toutes sortes de malheurs, & de les rendre souverainement heureux par eux-mêmes, j'avouë qu'elle me met en colere, j'aimerois autant que la Medecine nous promit l'immortalité. Aussi des promesses si fausses n'ont-elles servi qu'à décrier la Philosophie, & qu'à donner à ses ennemis une extrême facilité de la tourner en ridicule: tout ce qui vient d'elle, ou tout ce qui en a seulement l'air, est traité par les gens du monde avec un grand mépris, & ils se croyent en droit de rejetter bien loin les raisonnemens les plus solides & les plus clairs; pourvû qu'ils puissent dire que ce sont des raisonnemens philosophiques, cela seul les refute.

Cependant la Philosophie n'est pas tout à fait si impertinente qu'ils le croyent, quoi qu'elle ne soit pas aussi admirable〔40〕 que le prétendent les Philosophes. Quand elle entreprend de guerir les hommes de leurs maux, elle a quelque chose dans son stile un peu trop charlatan, & on s'en peut moquer sans injustice, mais en même temps il faut convenir qu'elle a des remedes assez utils. Elle ne fait pas des Miracles comme il lui arrive malheureusement de s'en vanter quelquefois, mais elle fait des cures qui ne sont pas

à mépriser.

Parlons de bonne foi au nom de la Philosophie, elle ne sçait point guerir tout le monde, & elle ne sçait point guerir de tout.

Ce n'est qu'en réglant nos pensées qu'elle peut contribuër à
25 nôtre bonheur. Combien y a-t'il d'hommes dont les pensées se laissent regler ? poussez presque tous par une impetuosité aveugle, incapables de choix & de discernement, attirez par des objets qu'ils ne voyent qu'au travers de mille nuages, entraînez les uns par les autres sans sçavoir où ils vont, ils composent une multitude
30 confuse & tumultueuse qui semble n'avoir d'autre dessein que de s'agiter sans fin. Si dans tout ce desordre quelques rencontres fortuites leur donnent un Bonheur de quelques momens, à la bonne heure, mais[41] il est bien sûr que leur raison ne pourra ni prevenir ni moderer le choc de tout ce qui peut les rendre malheureux.

35 La Philosophie n'a point le secret de changer la nature, elle l'aide seulement quand elle n'a besoin que d'un peu de secours; que la nature aye fait les deux tiers d'un Sage, la Philosophie se chargera du reste. Si vous êtes né avec un esprit droit & des passions moderées où avec un courage encore plus fort que vos
40 passions, elle entreprendra de vous rendre heureux, elle n'a instruit que ceux qui sçavent déja une partie de ce qu'elle a à leur dire; encore ne vous répondra-t'elle pas de vous rendre heureux dans tous les évenemens de la vie. Il y a des maux pour les Sages même; je ne puis croire que les Stoïciens eussent de bons argumens
45 contre la Goute.

Mais la raison est-elle à mépriser parce qu'elle n'est pas toute-puissante, & dans les occasions où son secours peut être utile, faut-il le négliger parce qu'il y en a d'autres où il seroit inutile ?

24—25. Nous pouvons quelque chose à nôtre Bonheur, mais ce n'est que par nos façons de penser (p. 592).

26—34. Incapables de discernement & de choix, poussez par une impetuosité aveugle...tout ce qui peut les rendre malheureux (p. 592).

40—42. parce qu'ils sçavoient déja une bonne partie de ce qu'elle peut leur apprendre (p. 594).

non sans doute, & quand ce secours seroit encore plus foible il ne
50 nous apartiendroit pas de le dédaigner. Tâchons à en tirer ce qu'il sera possible.

I. Ne nous attendons pas trop à être[42] heureux, c'est un grand secret pour l'être; nous sentons toûjours plus le mal que le bien, parce que nous regardons le bien comme une espece de dette dont
55 la nature s'aquite envers nous, & le mal comme une injustice qu'elle nous fait. La forte persuasion où nous sommes que l'un nous appartient, nous dispose à l'indifference, & une revolte secrete que l'autre excite en nous, redouble la vivacité du sentiment: mais pourquoi nous figurons-nous que nôtre condition naturelle en ce
60 monde est d'être heureux? Il est vrai que nous en avons toûjours un violent desir, mais ce desir n'est pas necessairement un droit, & la nature n'est pas obligée à le satisfaire dans toute son étenduë.

De quel nombre de parties seroit composé le Bonheur tel qu'on l'imagine ordinairement; la santé, la naissance, le bien, la répu-
65 tation, le repos, les amis, sans compter mille & mille chimeres que chacun fait à son gré, & qui deviennent necessaires dés qu'on le veut, quand toutes ces choses differentes ne s'accordent pas ensemble selon nos desirs est-ce un sujet de surprise? Non sans doute: mais c'en est un trés-grand quand elles s'accordent pour
70 quelques momens. De[43] la maniere dont nous voulons être heureux, nous ne le pouvons être que par un cas bien singulier; ce sont des caracteres d'imprimerie jettez au hasard qui forment un sens, il n'en faut qu'un mal arangé pour gâter tout, & vous pouvez parier cent mille contre un que le sens ne se trouvera point.

75 Figurons-nous qu'avant de nous faire naître on nous montre de loin le sejour qu'on nous prépare & le nombre infini de maux qui se doivent distribuer entre les habitans; de quelle frayeur serions-nous saisis à la vûë de ce terrible chemin où nous devrions entrer, & ne conterions-nous pas pour un Bonheur prodigieux d'en être
80 quittes à aussi bon marché qu'on l'est dans ces conditions médiocres

---

54—58. Nous regardons...avec impatience et avec aigreur (p. 600).

75—95. Figurons-nous...à ceux qui arrivent (pp. 599—600).

qui nous paroissent presentement insuportables.

Aprenons combien il est perilleux d'être homme, & regardons tous les grands malheurs où nous ne sommes pas comme autant de dangers dont nous sommes échapez; les Esclaves, les Malades, ou ceux qui n'ont pas dequoi vivre, voilà une grande partie du genre humain, à quoi a-t'il tenu que nous n'en fussions ! Combien de choses que nous avons & que nous ne sentons pas seroient le su-[44]prême Bonheur de quelqu'un? Il y a tel homme dont tous les desirs se termineroient à avoir deux bras.

Ce n'est pas que ces sortes de biens, qui ne le sont que parce que leur privation seroit un grand mal, puissent jamais causer un sentiment bien vif, même à ceux qui seroient les plus appliquez à faire tout valoir; on ne sçauroit être transporté de se trouver deux bras, mais en faisant souvent reflexion sur tous les maux dont on est exempt, on pardonne plus aisément à ceux qui arrivent, & on est plus disposé à sentir vivement les biens: ils causent une espece de surprise agreable, & ils deviennent chers & précieux, parce que nous les regardons comme des exceptions rares, faites en nôtre faveur à la regle generale.

II. Ordinairement on dédaigne de sentir les petits biens, & on n'a pas le même mépris pour des maux médiocres, que la chose au moins soit égale: Si le sentiment des biens médiocres est étoufé en nous par l'idée de quelques biens plus grands ausquels on aspire, que l'idée des grands malheurs où l'on n'est pas tombé nous console des petits; mais ces grands malheurs dont on est exempt sont une chimere à nôtre égard, ils n'étoient pas[45] faits pour nous, leur idée nc nous touche point; mais ce grand Bonheur auquel nous aspirons, & dont l'idée nous touche tant, est peut-être aussi une chimere pour nous, peut-être n'y parviendront-nous jamais; & pourquoi souffrir que des esperances ou vaines, ou tout au moins douteuses, s'emparent de nôtre esprit pour nous ôter des joüissances certaines ? Que sçavons nous si ces petits biens que nous negligeons

---

100—105. Ordinairement...des petits (p. 602).

112—119. Les petits biens que nous négligeons...de la Fortune (p. 602).

ne seront pas les seuls qui s'offriront à nous. Ce seroit peut-être des presens faits par une puissance qui ne se résoudra d'orénavant qu'à être plus avare à nous en faire. Il y a peu de gens qui quelquefois en leur vie n'ayent eû regret à quelque état, à quelque action dont ils n'avoient pas assez goûté le Bonheur; il y en a peu qui n'ayent trouvé injustes quelques unes des plaintes qu'ils avoient faites de la fortune.

III. Nous gagnerions beaucoup si nous pouvions défaire nôtre imagination de l'Art qu'elle a de nous augmenter les maux par de fausses circonstances; qu'un malheur ait quelque chose de singulier, non seulement ce qu'il a de rëel nous afflige, mais sa singularité nous aigrit & nous irrite. Nous nous representons une fortune, un destin, je ne sçai quoi qui[46] a pris plaisir à nous faire un malheur d'une nature particuliere. Un joueur jurera plus sur un coup extraordinaire que sur un autre, quoi que la perte soit égale: Employons un peu nôtre raison, cette circonstance si chagrinante disparoit, un malheur commun n'en est pas réellement moindre, un malheur singulier n'en est pas moins possible ni moins inévitable. Un homme qui a la peste, lui centmiliéme, est-il moins à plaindre que celui qui a seul une maladie bisarre & inconnuë.

Il est vrai que les malheurs communs sont prévenus, & cela seul nous adoucit l'idée de la mort, le plus grand de tous les maux, mais qui nous empêche de prévoir en general tout ce que nous appellons des malheurs singuliers. On ne peut pas prédire les Cometes comme les Eclipses, mais on est bien sûr que de temps en temps il doit paroître des Cometes, & il n'en faut pas d'avantage pour n'en être pas éfrayé. Les malheurs singuliers sont rares, cependant il faut s'attendre à en essuyer quelqu'un. Il n'y a presque personne qui n'ait eû le sien, & si on vouloit on leur contesteroit avec assez de raison leur qualité de singuliers.

IV. Encore un assez mauvais office[47] que l'imagination nous rend

---

122—126. Qu'un malheur...d'une nature particuliere (p. 595).

128—142. Employons...leur qualité de singuliers (pp. 595—596).

dans les malheurs, c'est de nous persuader que nous serons
145 inconsolables. Ce n'est pas que cette persuation, la même ne soit quelquefois une espece de douceur, elle en est une dans les douleurs dont on peut tirer gloire, comme dans l'affliction où l'on est de la mort d'un ami, alors se croire inconsolable c'est se répondre à soi-même que l'on est tendre, fidel, constant, c'est se donner de
150 trés-grandes louanges que de s'imaginer ne se devoir jamais consoler. Je ne m'y opose point, cela même est une consolation, mais dans les maux où la vanité ne soûtient point l'affliction; dans une perte de biens par exemple, que l'on se défasse de cette idée s'il est possible: quand une douleur éternelle n'est d'aucun merite à
155 nos yeux gardons-nous bien de croire qu'elle doive être éternelle: nous ne sommes pas assez parfaits pour être toûjours affligez. Quoi qu'en dise vôtre douleur presente, vous vous consolerez, c'est la plus seure de toutes les Prédictions.

Ainsi avant que les maux arrivent il faut les prévoir du moins
160 en general. Quand ils sont arrivez il faut prévoir que l'on s'en consolera quelques jours. L'un rompt la premiere impetuosité du[48] coup, l'autre abrege la durée du sentiment. Si on s'est attendu à ce que l'on souffre, du moins on s'épargne par la l'impatience & l'inquietude, on s'attend à ne le souffrir pas long-temps, & dés
165 lors on anticipe en quelque sorte sur ce temps qui sera plus heureux, on l'avance.

V. Pour nous rendre heureux comme nous croyons qu'il nous appartiendroit de l'être, il faudroit que toutes choses conspirassent à l'envi à notre Bonheur, & que nous n'eussions qu'à nous offrir
170 à tous les objets qui nous environnent, pour en recevoir des impressions agreables. Dés qu'on nous parle d'employer de l'Art, la seule proposition nous rebute; cependant comme les choses exterieures agissent necessairement sur nous & quelles ne s'accordent pas toutes à ne nous donner que des plaisirs, il seroit bon

---

144—156. C'est de croire que nous serons inconsolables...toûjours affligez (p. 596).

159—166. Ainsi avant que les maux arrivent...on l'avance (pp. 596—597).

175 de sçavoir se conduire avec elles, les éviter quand il faut, prévenir leur choc ou l'adoucir, tantôt recevoir le vent à pleine voile, tantôt ne le recevoir qu'à demi, tantôt baisser toutes les voiles. La Philosophie rigide vous dira qu'il n'y a autre chose à faire que de se rendre absolument indépendant de tout ce qui est hors de
180 nous.[49]

Mais comme il n'est pas bien sûr que cela soit possible, la Philosophie mitigée se contente de nous dire, rendez-vous les plus indépendans que vous pourrez. Quel assemblage de choses étrangeres seroit necessaire pour rendre heureux un homme de la Cour,
185 il faudroit qu'il eût la faveur du Roi, qu'il eût du crédit auprés des Ministres, qu'il eût de grands établissemens pour lui & pour ses enfans, qu'il gagnât au jeu, qu'il eût des Maîtresses fidelles, & qui flâtassent sa vanité. Que d'articles dont pas un seul ne dépend entierement de lui ? En voila assez pour faire fremir un
190 Philosophe. Il est certain que ce sera un prodigieux hasard si ce Courtisan est heureux, il ne le pourroit être qu'à trop grands frais, & la nature n'en fera pas la dépense.

Moins il y aura de choses étrangeres dont nôtre Bonheur dépendra, plus il sera aisé ou qu'elles s'ajustent, ou que nous les
195 ajustions selon nos desirs; ainsi nous ne pouvons trop nous appliquer à en diminuër le nombre. Figurons-nous que nôtre Bonheur devroit presque entierement dépendre de nous, & que c'est par une espece d'usurpation que ces objets exterieurs se sont mis en possession[50] d'en disposer. Resaisissons-nous d'un droit si important,
200 & qu'il est si dangereux de confier à ce qui est hors de nous. Remettons sous nôtre joüissance ce qui en a été injustement détaché.

D'abord il faut examiner, pour ainsi dire, les titres de ce qui prétend ordonner de nôtre Bonheur, peu de choses soûtiendront

---

183—188. Combien de choses, par exemple, seroient necessaires...sa vanité (p. 606).

190—192. Cet homme-là ne pourroit être heureux qu'à trop grands frais...la dépense (p. 606).

196—207. Figurons-nous...Et pourquoi le faut-il ? (pp. 602—603).

cet examen pour peu qu'il soit rigoureux. Pourquoi cette Dignité
205 que je poursuis m'est-elle si absolument necessaire ? C'est qu'il faut être élevé au dessus des autres. Et pourquoi faut-il être élevé au dessus des autres ? Ici que ne me dira pas la raison si je veux l'écouter ? Il en va de même d'une infinité d'autres idées qui ont pris une place fort importante dans mon esprit; si je les at-
210 taquois elles ne tiendroient pas long-temps.

J'avouë qu'il y en a qui feroient plus de resistance les unes que les autres, mais selon qu'elles seroient plus incommodes ou plus dangereuses; il faut revenir à la charge plus souvent & avec plus de courage. Il n'y a point de fantaisie que l'on ne mine peu à peu,
215 & qu'on ne fasse enfin tomber à force de reflexions; mais comme nous ne pouvons pas rompre avec tout ce qui nous[51] environne, il reste à sçavoir quelles seront les choses ausquelles nous laisserons le droit de nous rendre heureux ou malheureux. Faudra-t'il renoncer à l'ambition? Sera-ce l'amour qui sera sacrifié ? Non:
220 Il ne faut se dégager ni de l'ambition ni de l'amour, mais de tout ce qui coûte plus qu'il ne vaut: il est vrai que par ce principe l'amour & l'ambition courent grand risque.

Il n'est question en cette vie que de calculer, & la Morale doit toûjours avoir les jettons à la main. Combien valent ces plaisirs-là,
225 & combien valent les peines dont il les faut achepter. On ne peut disconvenir que selon l'imagination de chacun les plaisirs & les peines ne changent de prix, & que l'un ne fasse un bon marché quand l'autre en feroit un mauvais: cependant il y a à peu prés un prix commun pour les choses principales & de l'aveu de tout le
230 monde. Par exemple, l'amour est trop cher, ainsi il faut revenir aux plaisirs simples, tels que sont la tranquilité de la vie, la societé, la lecture, s'ils ne coûtoient moins que les autres qu'à proportion de ce qu'ils sont moins vifs, ils ne meriteroient pas de leur être preferez, & les autres vaudroient autant leur prix que

---

208—218. Il en est ainsi de plusieurs autres idées... ausquels nous laisserons des droits sur nous? (pp. 603—604).

223—236. Il n'est question que de calculer...& ils ne coûtent rien (p. 604).

ceux-ci le[52]leur; mais les plaisirs simples sont toûjours une sorte de plaisir, & ils ne coûtent rien ordinairement, c'est-là ce qui leur fera toûjours donner la preference par les justes estimateurs des choses.

Ils ont encore un grand avantage, la fortune ne nous les peut enlever, il n'est pas raisonnable d'attacher nôtre Bonheur à tout ce qui est plus exposé aux caprices du hasard. Il semble souvent que nous choisissions avec soin les endroits les moins sûrs pour l'y placer, nous aimons mieux avoir tout nôtre bien sur un vaisseau qu'en fonds de terre.

Les gens accoûtumez aux mouvemens violens des passions, trouveront sans doute fort insipide tout le Bonheur que peuvent produire les plaisirs simples. Ce qu'ils appellent insipidité je l'appelle tranquilité, & je conviens que la vie la plus comblée de ces sortes de plaisirs n'est guere qu'une vie tranquille, mais quelle idée a-t'on de la condition humaine quand on se plaint de n'être que tranquille, & l'état le plus délicieux que l'on puisse jamais imaginer, que devient-il aprés que la premiere vivacité du sentiment est consumée ? Il devient un état tranquille, & c'est même le mieux qui lui puisse arriver.[53]

VI. N'y auroit-il point de moyen de tirer des choses plus de bien que de mal, & de disposer son imagination de sorte qu'elle fût faite comme un tamis qui separât les plaisirs d'avec les chagrins, & ne laissât passer que les plaisirs. Cette proposition ne cede guere en difficulté au Mouvement Perpetuel, & à la Pierre Philosophale. Si on la veut executer ce ne peut être qu'avec le plus heureux naturel du monde, & tout l'Art dont la Philosophie est capable. Songeons que la pluspart des choses sont d'une nature trés douteuse, & que l'on ne sçait si ce sont des biens ou des maux. Tel évenement m'a paru d'abord un grand malheur, que j'aurois été bien fâché dans la suite qui ne fut arrivé. Si j'avois

---

239—244. Encore un grand avantage...qu'en fonds de terre (pp.604—605).

245—254. Les gens accoûtumez...qui puisse lui arriver (p.605).

255—274. N'y auroit-il point moyen...qu'au chagrin (pp.598—599).

connu ce qu'il amenoit aprés lui, j'aurois été transporté de joye, & sur ce pied-là quel regret ne dois-je pas avoir à mon chagrin.

Il ne faut donc pas se presser de s'affliger, attendons que ce qui nous paroît si mauvais se developpe, il cache peut-être quelque chose de fort bon, mais d'un autre côté ce qui nous paroît agreable peut amener aussi, peut cacher quelque chose de mauvais, & il ne faudroit pas se presser de se rêjoüir; ce n'est pas[54] une consequence, on ne doit pas tenir la même rigueur à la joye qu'au chagrin.

Voilà à peu prés toute la conduite que nous pouvons garder à l'égard des choses de dehors, il reste la plus importante & la plus rare espece de Bonheur, c'est à dire celui que nous pouvons tirer de nous même, mais il n'est donné qu'à une étrange condition, il faut beaucoup de vertu pour le pouvoir goûter, sans la vertu on ne rentre point en soi-même avec plaisir. Elle seule peut nous y préparer une retraite agreable. Rien n'égale la felicité d'une ame qui trouve dans sa propre raison & dans sa droiture ce que les autres attendent des caprices du hasard, qui peut sans aucun orgueüil appeller à elle-même des injustices de la fortune, & s'en consoler par le sentiment de ne les avoir pas meritées, & qui n'a besoin pour être heureuse que de satisfaire à tous ses devoirs.

281—286. On peut sans orgueil appeller à soi-même des injustices de la Fortune, on s'en console par le témoignage legitime qu'on se rend de ne les avoir pas meritées, on trouve dans sa propre raison & dans sa droiture un plus grand fond de bonheur que les autres n'en attendent des caprices du hazard (p. 608).